

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	33 (1895)
Heft:	2
Artikel:	L'aventure de ma tante
Autor:	Richard, Albert
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-194738

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraisant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE: un an . . 4 fr. 50
six mois . . 2 fr. 50
ETRANGER: un an . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conte*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c. ; de la Suisse, 20 c. ; de l'Etranger, 25 c. la ligne ou son espace.

FAVEZ & GROGNUZ A YVERDON

Pour répondre au désir exprimé par de nombreux abonnés, nous nous proposons de publier, à partir du numéro de samedi prochain, une série d'articles sur la visite de Favez et Grognuz à l'Exposition vaudoise de 1894, où nous avons eu le plaisir de les rencontrer trois fois, joyeux et bien portants.

La luge.

L'exercice de la luge est à la mode ; c'est la toquade du jour, et c'est bien naturel : il y avait si longtemps que ce joli petit traineau, délaissé et couvert de poussière, dormait dans son obscur réduit.

Dès la tombée de la nuit, tout chemin en pente, tout terrain quelque peu incliné, devient le rendez-vous, non seulement d'une gaie jeunesse, mais aussi de gens de cinquante ans et plus.

On est un peu fou à tout âge ; heureusement, car, sans cela, la vie serait parfois bien monotone.

Du reste, n'est ce pas là un excellent exercice pour s'habituer à braver les rigueurs du froid par des chutes multipliées, par de bonnes rebondissances dans la neige. — Servons-nous sans façon des expressions du cru, sans lesquelles de telles parties de plaisir ne sauraient être décrites fidèlement.

Oui, on se luge partout, aux abords de Lausanne ; partout le léger véhicule aux fers luisants trace ses deux petits sillons : c'est du Faucon au bas de l'Avenue du Théâtre ; des Croisettes à la Sallaz ; de la Sallaz à Ouchy ; de Montbenon au pont du chemin de fer ; du Languedoc à la Maladière ; c'est enfin sur le chemin de la Pontaise à Beau-lieu, à Montrond et ailleurs.

Que de vie, de mouvement, et quelques bons rires, sur ces nombreuses glissoires ! Que d'incidents comiques et de culbutes désopilantes !

Voyez-vous ce brave garçon s'embarquer avec une grosse maman assise derrière lui et qui se cramponne à son cou. . La luge glisse, glisse, et elle file bientôt à toute vitesse... Tout à coup,

un caillou malencontreux renverse brusquement le véhicule, et les deux voyageurs de rouler l'un d'un côté, l'autre de l'autre !

Et avant qu'ils aient eu le temps de se relever, une autre grande luge, sur laquelle sont groupés cinq ou six jeunes garçons et filles, vient les cogner d'importance. Ce heurt inattendu fait pirouetter la seconde luge, la grappe s'é-grenne et ce n'est plus qu'un tas de corps humains se débarbouillant dans la neige, bien heureux encore si un troisième convoi ne vient compliquer la situation.

Plus loin, au bord de la glissoire, ce sont de pauvres gamins ne possédant que de mauvaises luges, fabriquées à la maison et qui ne glissent pas. Voulant absolument faire comme tout le monde et cherchant à franchir la pente, ils se couchent à plat ventre sur la luge et rament vigoureusement des deux mains, mais inutilement ; la fatigue les arrête bientôt. Ils font vraiment pitié... Quelle bonne action elle ferait, quelle joie elle verserait dans ces jeunes coeurs, l'âme compatissante qui leur offrirait de bonnes luges !

Ah ! voilà une embarcation importante qui se prépare ; ce sont cinq ou six luges attachées ensemble. On s'y installe six, huit, neuf, dix, les uns par-dessus les autres, n'importe comment. Et hue !... allons-y gaiement ! Ceux qui sont dans les couches inférieures donnent l'élan, et s'efforcent de maintenir le train au milieu de la voie. Mais il n'y a pas toujours de l'ensemble dans la manœuvre. Un coup de talon de trop, une luge abandonnée par son propriétaire qui se frotte le genou à l'écart, et voilà tout notre monde en *cupesse*, filles et garçons, papas et mamans !

Les uns rient aux larmes, les autres se soufflent sur les doigts, d'autres vont à la recherche d'un chapeau, d'une pipe, ou de quelque autre objet. Il y a là tous les éléments de tableaux de genre délicieux.

Bref, on remonte courageusement la rampe et l'on s'embarque de nouveau, au milieu d'un entraînement étourdisant et à la grande joie de nombreux spectateurs.

Non seulement de tels exercices sont très hygiéniques, mais, qui vous dit qu'en nous apprenant à glisser au milieu de nombreux obstacles, ils ne puissent avoir une excellente influence morale, nous apprenant à glisser aussi à travers les écueils dont la vie est semée, et que notre pauvre luge humaine rencontre si fréquemment sur son passage ?...

L. M.

L'aventure de ma tante.

L'amusant conte qu'on va lire, publié dans l'*Album de la Suisse romande*, en 1845, a été traduit de l'anglais par Albert Richard.

Ma tante, dame d'une haute stature, d'un esprit fort et de beaucoup de résolution, était ce qu'on pourrait appeler une femme tout-à-fait *virile*. Mon oncle, au contraire, petit, grêle, malingre, d'un caractère souple et obéissant, semblait peu fait pour sa puissante compagne ; et l'on remarquait que, depuis le jour de son mariage, sa santé avait toujours été s'affaiblissant. Ma tante, cependant, le soignait de son mieux. Elle avait mandé la moitié des docteurs de la ville, et comme elle tenait à suivre ponctuellement toutes les ordonnances, elle gorgeait son mari de plus de drogues qu'il n'en aurait fallu pour médicamenter un hôpital. Mais, hélas ! plus le pauvre homme avalait de médecines, plus il déclinait, et enfin il ajouta son nom à la longue liste des victimes de l'amour conjugal.

Ma tante, qui peut-être avait quelque remords d'avoir appelé tant de médecins et fait préparer tant de potions, s'affligea beaucoup de cette perte, à laquelle elle craignait d'avoir un peu contribué. Sous tous les rapports, elle fit ce qu'une veuve doit faire pour honorer la mémoire de son époux. Elle n'épargna l'argent ni pour la quantité, ni pour la qualité de ses vêtements de deuil ; elle mit à son cou une miniature qui représentait le défunt, et qui était aussi grande qu'un cadran solaire ; enfin, par ses ordres, le portrait en pied du cher homme fut suspendu dans sa chambre à coucher. Aussi n'y avait-il qu'une voix pour exalter la conduite de ma tante, et il fut décidé qu'une femme qui se comportait si bien envers un mari trépassé, méritait d'en avoir au plus vite un second.

Quelque temps après cet événement, elle partit pour une vieille maison de campagne située dans le comté de Derby, et qui, pendant de longues années, avait été abandonnée aux soins d'un intendant et d'un concierge. Comme elle avait l'intention d'en faire son

séjour habituel, elle emmena beaucoup de domestiques. La maison était bâtie au milieu des collines sombres et solitaires du Derbyshire, et vis-à-vis, sur une hauteur exposée à tous les regards, on voyait un brigand se balancer aux chaînes d'un gibet.

Les domestiques de la ville furent tout déconcertés à l'idée de vivre dans un lieu si peu chrétien; et le soir, quand ils se furent rassemblés à la cuisine, ils s'esfrayèrent mutuellement des histoires de fantômes que chacun d'eux avait recueillies dans le cours de la journée. Ce n'était donc qu'avec une crainte invincible qu'ils s'aventuraient seuls à travers ces corridors obscurs, ces appartements lugubres; et la femme de chambre de milady, sujette aux attaques de nerfs, déclara qu'elle ne dormirait jamais seule dans ce nid de revenants; aussi le valet de pied, bon enfant de sa nature, fit tout son possible pour la rassurer à cet égard.

Ma tante même semblait frappée de l'aspect solitaire de la maison. Avant d'aller se coucher, elle examina soigneusement les portes et les fenêtres, serra la vaisselle de ses propres mains, et porta les clefs dans sa chambre, ainsi qu'une petite cassette qui contenait de l'or et des bijoux: c'était une maîtresse femme qui voyait tout par elle-même. Ayant mis les clefs sous son chevet et renvoyé sa suivante, elle se mit à sa toilette et procéda à l'arrangement de ses cheveux; car en dépit de son chagrin elle était d'un caractère enjoué et prenait assez de soin de sa personne. Elle s'assit donc et se contempla quelque temps dans la glace, d'abord d'un côté, ensuite de l'autre, comme c'est la coutume des dames lorsqu'elles veulent s'assurer si elles ont été jolies. Il faut dire qu'un hobereau du voisinage, avec qui elle avait coqueté lorsqu'elle était encore demoiselle, lui avait fait visite dans la journée pour la complimenter sur sa bienvenue.

Tout-à-coup il lui sembla entendre quelque chose se mouvoir derrière elle. Elle regarda rapidement à l'entour, mais ne vit rien, si ce n'est le portrait du défunt, abominable croûte, accroché à la muraille.

Elle donna un profond soupir à sa mémoire, comme elle faisait chaque fois qu'elle parlait de lui en société, et continua sa toilette de nuit en pensant au hobereau. Son soupir eut un écho, ou plutôt on y répondit par un long gémississement. Elle regarda de nouveau, mais ne vit personne. Alors, attribuant ces sons au vent qui se glissait dans les trous et les crevasses de la mesure, elle continuait à rouler ses papillotes, lorsqu'elle crut voir dans sa glace qu'un des yeux du portrait se mouvait comme l'œil d'un vivant. Une circonstance si étrange, comme vous pouvez le croire, la fit tressaillir. Pour s'assurer du fait, elle posa une main sur son front, comme pour se frotter, regarda à travers ses doigts, et prit la chandelle de l'autre main. La lumière rayonna sur l'œil, et elle fut sûre qu'il se mouvait. Bien plus, il semblait lui faire un signe dont son mari avait contracté l'habitude. Un frisson glaça la pauvre femme, qui se trouvait ainsi toute seule dans une position vraiment critique.

Mais cette frayeur ne dura qu'un moment. Ma tante, personne résolue s'il en fut jamais, se recueillit bientôt et devint aussi calme qu'unparavant. Elle continua à s'ajuster, et

fredonna même un air sans faire une fausse note. Ayant par hasard renversé sa toilette, elle prit un flambeau, ramassa un à un tous les articles qu'elle contenait, poursuivit une pelote qui roulait sous le lit, ouvrit ensuite la porte, et, après avoir regardé un moment dans le corridor avec hésitation, sortit tranquillement.

Elle descendit avec rapidité, ordonna à ses gens de s'armer de tout ce qui leur tomberait sous la main, se mit à leur tête et revint immédiatement.

Ces troupes, quoique levées à la hâte, n'en offraient pas moins un aspect formidable. L'intendant s'était armé d'un vieux mousqueton rouillé; le cocher d'un fouet à manche garni de plomb; le valet de pied avait un pistolet d'arçons à chaque main; le cuisinier brandissait un énorme tranchelard, et enfin le sommelier s'était muni de deux bouteilles. Ma tante conduisait l'avant-garde en agitant un fourgon rougi au feu, et, selon moi, c'était le champion le plus redoutable de l'expédition. La chambrière, qui n'avait pas osé rester seule à la cuisine, formait l'arrière-garde et respirait des sels en exprimant sa terreur des revenants.

« Des revenants! s'écria ma courageuse tante; qu'ils viennent! Je leur flamberai la moustache. »

Ils entrèrent dans la chambre, où tout était tranquille, et s'approchèrent du portrait de mon oncle. « Enlevez-moi ce portrait! » cria ma tante. Mais un profond soupir et un bruit pareil à des dents qui claquent, semblaient sortir de la toile. Les troupiers se culbutèrent les uns sur les autres, et la femme de chambre poussa un cri lamentable en s'accrochant au laquais.

« A l'instant! » ajouta ma tante en frappant du pied. Le portrait fut enfin abattu, et l'on trouva derrière, dans une espèce de niche où avait été jadis une pendule, un drôle aux épaules carrées, à la barbe noire, mais tremblant comme une feuille de saule, quoiqu'il eût au poing un couteau aussi long que mon bras.

Ce gaillard, qui avait été domestique dans la maison, et qui, tout récemment encore, avait préparé les appartements lors de l'arrivée de ma tante, avoua qu'ayant choisi cette place pour ses desseins criminels, il avait cru devoir emprunter un œil au portrait afin de mieux diriger ses opérations.

Les domestiques se saisirent du pendard et le baignèrent dans un étang, d'où il ressortit pour être essuyé à grands coups de gaule, et il est probable que plus tard on lui fit faire un voyage d'agrément à Botany-Bay.

Pour conclure, je dirai que ma tante donna, peu de temps après, sa main au hobereau dont j'ai parlé; non sans doute qu'elle fut consolée de la mort de mon oncle, mais probablement parce qu'elle avait l'expérience du danger de coucher seule à la campagne.

ALBERT RICHARD.

Le marché des amoureux.

A Arlon (Belgique), la Saint-Nicolas donne lieu chaque année à une foire très originale, qui se tient le premier jeudi de décembre et qui n'a pas sa pareille dans le pays.

Paysans et paysannes emplissent, de-

puis le matin, les rues de la ville. On a remisé, dès l'arrivée, dans des écuries *ad hoc*, ou sur la place, à côté l'un de l'autre, les étranges véhicules, les carrioles primitives qui ont amené hommes et bêtes, côté à côté souvent, puis on s'est mis à circuler. On a le marché à faire et des emplettes — et surtout la conquête d'un mari.

Car le marché de la Saint-Nicolas est, suivant une vieille et originale coutume du pays, consacré spécialement aux amoureux.

Les paysannes ont mis pour la circonstance tout ce qu'elles ont de plus joli: les chaines d'or luisent au cou, les bracelets jettent des éclairs aux poignets, les chapeaux arborent les plumes, les aiguillettes les plus tapageuses; c'est qu'il s'agit d'aiguicher l'amoureux, de « pincer » le futur mari.

Et rien de plus amusant comme de voir ces accortes et robustes filles de la campagne, souvent jolies, presque éclatantes de santé, toutes roses, faire la roue, et rire, et montrer leurs dents blanches, des dents qui mordent à même les grosses tartines, rien d'amusant comme de les voir, au milieu des jeunes gars, frétiler et permettre, — pour le bon motif, — quelques menues familiarités.

De son côté, la jeunesse des villages s'est mise sur son trente et un. Le chapeau posé sur l'oreille, les cheveux grassement pommadés couvrant le front, à la Capoul, débarbouillés et luisants de propreté, ils se pavannent et paradent avec importance dans leurs habits du dimanche. Quand ils ont jeté leur dévolu sur telle de leurs connaissances qui a su plaire, on s'en va dans les cafés — boursés ce jour-là — pour débattre les conditions du mariage.

Il y a toujours avec eux un *heilichmann*, un curieux type encore, qui joue un rôle tout particulier. C'est une espèce d'agent matrimonial, rusé comme un maquignon normand, se faufilant dans toutes les familles et — chose étonnante — jouissant généralement de la confiance de tous.

Cet individu connaît toutes les occupations, toutes les situations de fortune, tous les partis sortables. Il ménage les entrevues, conduit les négociations. Si celles-ci aboutissent à un mariage, il touche tant pour cent sur la dot et on lui fait cadeau d'un chapeau (cylindre) et d'une paire de bottes. Pendant les négociations, il vit aux crochets des deux familles, boit, mange, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et c'est naturellement le premier invité à la noce.

Vous le voyez, cet aimable personnage, glisser adroitement entre les couples, débiter des bons mots qui rompent la glace, poussant « ses clients » au café où souvent les affaires s'arrangent.